

Georgescu-Roegen et la décroissance

La formule de Boltzmann¹ pour le second principe de la thermodynamique démolit complètement l'hypothèse selon laquelle il existerait des limites naturelles à la croissance économique.

Les écologistes ont recours à un argument apparemment réaliste, selon lequel les ressources naturelles seraient limitées et que plus on puise dans le sac, plus rapidement il se vide.

1.

L'idée selon laquelle les ressources naturelles seraient limitées doit être analysée de manière critique sous divers aspects, mais il convient tout d'abord de noter que, sur le plan méthodologique, cette conception fait penser à un chat qui se cacherait sous un lit mais dont on verrait dépasser la queue.

Face à la pression des écologistes et au buzz dans les médias, les grandes entreprises ont décidé de montrer que leur gestion des ressources naturelles n'affecte pas le renouvellement de celles-ci. Par ailleurs, elles ont profité de ces mouvements dans l'opinion publique pour soumettre leurs salariés à des contrôles plus stricts et priver leurs clients de services auparavant inclus dans le prix. Voilà encore un cas où les pressions du mouvement écologiste ont provoqué l'augmentation des profits pour le capital, comme je l'analyserai dans le dernier article de cette série. Cependant, dans la perspective qui m'occupe ici, cet effet est secondaire. Il me faut souligner l'essentiel, c'est-à-dire que les grandes entreprises ont réussi à montrer qu'elles peuvent étendre leurs activités et offrir une plus grande abondance de biens sans pour cela épuiser les ressources naturelles. Ce qui leur a permis ensuite de proclamer qu'elles étaient favorables à une *croissance durable*.

Cependant, les écologistes ne se sont pas contentés de cette proclamation de durabilité. Ils ont lancé leur mouvement afin de limiter la consommation, baisser le niveau de vie et freiner la croissance économique. Ils ne peuvent accepter que leurs propres arguments soient utilisés pour défendre la continuité de la croissance. C'est là que *la queue du chat qui dépasse*, ici comme dans d'autres cas, révèle la raison pratique d'une idéologie. Pour les écologistes, l'essentiel est d'arrêter, voire même d'inverser, la marche du progrès économique, avec les conséquences que cela entraînerait en termes de surexploitation de la force de travail. Et lorsque les entreprises prouvent, avec des arguments écologistes, que la croissance est possible, ils méprisent ces arguments, considèrent qu'ils sont falsifiés ou décrètent qu'ils ne correspondent pas à la véritable écologie. Pourquoi ?

Parce que seul ce qui limite la consommation et la croissance correspond à la véritable écologie. Rien ne peut mieux montrer les objectifs pratiques des écologistes que leur opposition à une croissance durable. Cependant, ces arguments, de type épistémologique, sont formulés au niveau des déductions intellectuelles, alors que la vie et la mort affectent le niveau des événements réels.

2.

Sur le plan des faits, l'ultime recours des écologistes et, parmi eux, des partisans de la décroissance réside dans la façon dont ils définissent le deuxième principe de la thermodynamique², en affirmant que l'entropie de tous les systèmes augmente avec le temps : autrement dit, nous allons vers une augmentation de la quantité d'énergie qui est gaspillée et devient inaccessible. L'énergie totale reste constante, mais sa distribution aurait tendance à se stabiliser dans une énergie latente, inutilisable. Donc, annoncent ces prophètes, même si la croissance économique semble durable grâce à une gestion adéquate des ressources naturelles, le second principe de la thermodynamique stipule que plus nous dépensons d'énergie dans le processus de production, plus nous augmenterons l'entropie. Et cette loi nous prédit l'Apocalypse.

¹ Selon l'Encyclopedia Universalis : «En 1872, [Ludwig Boltzmann](#) (1844-1906) présenta une théorie nouvelle, que l'on appelle depuis *mécanique statistique* : elle se proposait, partant du microscopique (les atomes), d'en inférer les lois de la thermodynamique macroscopique. Ce lien entre le microscopique et le macroscopique s'exprime de façon saisissante dans la célèbre formule de Boltzmann : $S = k \ln W$ ».

² «Le premier principe de la thermodynamique soutient que l'énergie se conserve, en nous montrant qu'elle ne peut que changer de nature et qu'en changeant de nature elle ne change pas de valeur ; le second principe de la thermodynamique nous dit que l'énergie a un sens unique d'échange.» Cf. la vidéo explicative de El Mahdi El Mhamdi sur Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=iFOZKywYLCc>.

Les thèses de la décroissance sont à la mode et, au Portugal, on voit malheureusement de nombreux individus – qui, pour des raisons complexes, se prétendent encore «*de gauche*» – défendre une décroissance définitive, alors que la troïka et le gouvernement proposent seulement une décroissance temporaire. Mais je ne m’occuperai pas ici des théoriciens à la mode, précisément parce que ce sont les plus superficiels.

Il est beaucoup plus instructif d’analyser ce qu’ont écrit les classiques, ceux qui ont les premiers analysé une réalité donnée ou formulé une certaine doctrine, car leurs œuvres survivent beaucoup mieux à l’épreuve du temps. Lorsque nous relisons des textes écrits il y a des siècles, voire des millénaires, nous y trouvons des observations sur certains phénomènes qui, à l’époque, commençaient seulement à poindre. Pourquoi les développements possibles d’une réalité sont-ils mieux détectés par une personne qui a vécu sa genèse ? Depuis que les universitaires sont entrés dans le stade de la postmodernité, l’hégélianisme est venu s’ajouter à la liste des insultes. Or l’on sait que, lorsqu’un individu utilise un terme de façon injurieuse, il se croit dispensé d’approfondir ce à quoi il se réfère. Cependant, même pour moi qui suis très loin d’accepter l’hégélianisme en tant que système, beaucoup de notions et concepts proposés par Hegel sont essentiels dans certaines analyses concrètes.

Tel est le cas des penseurs classiques. Pour l’exprimer en termes hégéliens, ils nous aident à comprendre que, au moment de la genèse d’une réalité, les lignes de développement existantes, en tant que possibilités, sont plus faciles à discerner en fonction de l’évolution globale inhérente à cette réalité que ce qu’elles seront devenues à une époque ultérieure, lorsque certaines de ces lignes de développement se seront réalisées en tant que faits et pourront apparaître comme des termes finaux illusoire. C’est pourquoi je préfère analyser la doctrine de la décroissance à travers l’œuvre de son fondateur, Nicholas Georgescu-Roegen.

Deux phrases résument *The Entropy Law and the Economic Process* publié par Georgescu-Roegen il y a plus de quarante ans: «[...] *la nature du processus économique considéré dans son ensemble est purement entropique*³» (p. 11).; «[...] *je me propose de développer dans ce livre la thèse selon laquelle la nature fondamentale du processus économique est entropique et que la loi de l’entropie régit supérieurement ce processus et son évolution*» (p. 283). C’est dans ce cadre que Georgescu-Roegen présenta ses arguments.

3.

Georgescu-Roegen estimait que la science économique avait commis l’erreur d’obéir au paradigme de la physique mécanique ou, plus exactement, mécaniste. Contre le mécanisme, il défendit une conception vitaliste et téléologique, même si le terme de *vitalisme* était tellement mal vu à son époque qu’il se sentit obligé de procéder à une certaine gymnastique et d’employer des guillemets. Selon lui, «*à quelques exceptions près, les économistes (comme d’autres chercheurs en sciences sociales) se sont opposés à l’idée que le concept général d’organisme puisse être un instrument utile dans leur domaine*» (p. 106).

Il convient ici de souligner l’importance que l’organicisme a eue dans la philosophie romantique durant la transition du XVIII^e au XIX^e siècle, en particulier dans le romantisme allemand, et dans l’irrationalisme qui lui est inhérent. Pour Georgescu-Roegen, la biologie et l’économie devaient converger, puisque «*le processus économique est [...] une extension de l’essence biologique de l’homme*» (p. 352). Et de la même façon que les romantiques s’étaient opposés à la raison abstraite des jacobins en invoquant le modèle de l’organisme vivant, Georgescu-Roegen s’opposa au mécanisme en s’appuyant sur une causalité de type téléologique. Il fit valoir que, contrairement à ce que prétendait la physique mécaniste, y compris la thermodynamique statistique, il existait une «*activité intentionnelle*» (p. 194), téléologique, conçue avec un but. A propos de l’«*activité intentionnelle*» il écrivit : «*Non seulement la cause finale occupe une place évidente dans ces sciences [les sciences de la vie] mais elle constitue aussi un outil d’analyse indispensable et très utile*».

Georgescu-Roegen défendit également le vitalisme dans le domaine des sciences de la vie. «*Un biologiste ou un spécialiste des sciences sociales doit être un “vitaliste” et donc avoir l’habitude de rechercher une intention*» (pp. 194-195). De même, cette «*activité intentionnelle*» et ce vitalisme devaient également dominer l’économie, qui était pour lui l’une des sciences de la vie. En défendant «*l’infinité qualitative de la nature*» (p. 94), Georgescu-Roegen insistait sur l’un des thèmes centraux de la philosophie romantique, qui promouvait le concret qualitatif contre l’abstrait quantitatif.

Le romantisme du concret dénonce les insuffisances de la raison abstraite, parce que celle-ci ne rendrait pas compte de la complexité de la réalité. Mais la raison abstraite peut invoquer son efficacité pratique pour démontrer que sa validité découle précisément du fait qu’elle évite de poser certaines questions. C’est parce qu’elle réduit l’ampleur de sa problématisation que la raison abstraite atteint le succès ; tandis que le romantisme du concret, en essayant d’embrasser la totalité de la complexité, se condamne à l’échec pratique. Le triomphe de la raison abstraite se vérifie sur le plan pratique, et non pas strictement sur un plan idéologique.

Georgescu-Roegen se revendiquait de la tradition romantique de la science et, pour sa critique du rationalisme scientifique, il reprit à son compte la polémique du romantisme allemand contre la rationalité jacobine. Dans cette perspective, il exprima à plusieurs reprises son admiration pour Marx, en l’incluant parmi les «*économistes romantiques*» aux côtés de l’école historique et des institutionnalistes (p. 121). Et quand il critiqua la

³ *The Entropy Law and the Economic Process*, Harvard University Press, 1971.

mathématisation excessive des concepts, cette «*superstition arithmo-morphique*» (p. 80), Georgescu-Roegen évoqua Darwin et Marx comme des savants dont les découvertes avaient été possibles parce qu'ils avaient gardé leurs distances vis-à-vis de l'obsession mathématisante. Il avait cependant été formé par la droite et, de surcroît, par la droite roumaine⁴ dont les manifestations idéologiques furent extrêmement complexes et sur laquelle le fascisme mystique exerça une influence unique. Comment expliquer alors son estime pour Marx qu'il incluait dans les romantiques ? La perspective ouverte par une remarquable étude de Karl Mannheim⁵ permet de le comprendre et d'analyser la relation entre la genèse du marxisme et le développement de la philosophie conservatrice allemande, mais je ne m'étendrai pas ici sur ce sujet.

En même temps, l'admiration de Georgescu-Roegen pour Marx était ambiguë, parce que sa critique contre la prétention d'assimiler toutes les sciences, y compris l'économie, au modèle de la physique mécaniste était pertinente, mais injustifiée quand elle oubliait les courants critiques. Pour ce qui concerne l'économie, sa critique était tout aussi infondée lorsqu'elle écartait tous les éléments ayant un lien avec des blocages institutionnels, des décalages temporels (*time-lags*) et, dans le cas du marxisme, avec les conflits d'intérêts. À cet égard, Georgescu-Roegen se consacra avec enthousiasme à ouvrir des portes déjà ouvertes, et le fait que certaines personnes insistaient pour les maintenir fermées ne signifiait pas pour autant que d'autres ne les ouvriraient pas. Était-il vraiment nécessaire d'attirer autant l'attention sur les limites de l'analyse quantitative ? Ne s'agissait-il pas, une fois de plus, d'une tentative d'enfoncer une porte ouverte ?

Pour soutenir la validité de sa critique contre une science économique insérée dans le paradigme de la physique mécaniste, Georgescu-Roegen fit référence principalement à l'économie telle qu'elle existait à la suite des travaux de Jevons et Walras⁶. Dans la perspective de ces économistes «*le processus économique ne suscite aucun changement qualitatif et n'est pas affecté par le changement qualitatif du milieu dans lequel il opère*, écrivit Georgescu-Roegen. *Il s'agit d'un processus isolé, auto-contenu et anhistorique [...]*» (p. 2).

Selon Georgescu-Roegen, les modèles dominants dans l'économie établissent, au plus, un contact avec le monde naturel à travers la théorie ricardienne de la rente, et même l'économie «*est expressément définie comme un facteur immunisé contre tout changement qualitatif*» (p. 2). Cependant, à partir d'Adam Smith, l'économie politique classique ne considéra comme variables que la production industrielle et ce qui en découlait. Mais la production alimentaire faisait partie de la nature comprise comme un élément «*déjà donné*». C'est seulement lorsque la science et l'industrie commencèrent à s'intéresser à la production agricole, que l'économie la plaça au même niveau que les autres facteurs. Ainsi, la critique formulée par Georgescu-Roegen contre les économistes classiques présupposait une nature limitatrice et qui ne pouvait pas s'étendre, et il s'opposa à l'idée que le modèle industriel puisse être appliqué à l'agriculture. Il est curieux que le fondateur de la théorie de la décroissance, dans l'une des parties les plus datées de ce livre, ait affirmé que les principes de l'industrie ne pourraient jamais être appliqués à la production agricole (pp. 251-252), alors que ses héritiers actuels vitupèrent précisément contre l'industrie parce qu'elle s'est étendue à l'agriculture.

4.

Le postulat de base de Georgescu-Roegen n'est même pas que la théorie économique doit tenir compte de la loi de l'entropie, mais que l'entropie est irréversible dans tous les cas. Il a beaucoup insisté sur cette notion tout au long de *The Entropy Law and the Economic Process*. Georgescu-Roegen considère que «*le processus économique repose sur une transformation continue d'une entropie basse en une entropie haute, une perte irréversible ou, pour utiliser un terme actuel, une pollution*» (p. 281). Dans une autre formulation, il explique que «*d'un strict point de vue matériel, le processus économique se limite à transformer en déchets une entropie basse*» (p. 305). Georgescu-Roegen défendit exclusivement la formulation initiale de l'entropie (exprimée par Clausius après l'article de Sadi Carnot sur les moteurs à vapeur écrit en 1824), et il concentra ses attaques contre la formule de Boltzmann qui avait transposé la question en termes statistiques.

Dans son livre le plus lu publié en 1974, l'année de sa mort, Jacob Bronowski, mathématicien, biologiste et excellent vulgarisateur, observe que la formulation du second principe de la thermodynamique par Clausius «*fut une bonne idée il y a une centaine d'années, parce que, à l'époque, la chaleur pouvait également être conçue comme un fluide*»⁷. (J'interromps cette citation pour faire remarquer qu'il s'agit ici de l'un des fils reliant Georgescu-Roegen aux vitalistes, puisque eux aussi comprenaient l'énergie comme un fluide.) Et Bronowski de continuer : «*Mais la chaleur n'est pas plus matérielle que le feu ou la vie. C'est un mouvement aléatoire des*

⁴ A la fin des années 30, après avoir passé un an à Harvard et avoir eu de fructueux échanges théoriques avec des économistes comme Schumpeter, Leontief, Lange, Sweezy, etc., Georgescu-Roegen fut membre du Comité central du Parti national paysan de Roumanie, un parti de droite qui prétendait défendre les intérêts petits paysans mais n'arriva pas à endiguer la chute des prix agricoles quand il fut au pouvoir (*NdT*).

⁵ *Conservatism. A Contribution to the Sociology of Knowledge*, Routledge & Kegan Paul, 1986.

⁶ *William Stanley Jevons* (1835-1882), économiste et logicien britannique, fut l'un des fondateurs de l'école néoclassique et du marginalisme avec *Léon Walras* (1834-1910), économiste français (*NdT*).

⁷ *The Ascent of Man*, The Folio Society, 2012.

atomes.» Ce fut à partir de cette idée que Boltzmann développa sa version du deuxième principe de la thermodynamique. «*Quand l'énergie se dégrade, poursuit Bronowski en expliquant le modèle de Boltzmann, ce sont les atomes qui sont le plus affectés par le désordre. Et l'entropie est une mesure du désordre.*» Cette conception statistique de l'entropie a conduit Bronowski à des conclusions très différentes de celles de Clausius.

Après avoir admis que «*les états désordonnés sont beaucoup plus probables que les états ordonnés, puisque que pratiquement tous les ensembles aléatoires d'atomes connaissent le désordre*», Bronowski affirme qu'un haut degré de probabilité statistique ne conduit pas automatiquement à ce qu'un événement se réalise. «*Il est faux de dire, poursuit-il, que les états ordonnés se dégradent constamment pour se transformer en états désordonnés.*» Et ici Bronowski aborde le point qui m'intéresse le plus directement : «*La statistique permet que l'ordre se construise sur certaines îles de l'univers (ici sur la terre, en vous, en moi, dans les étoiles et dans une variété d'endroits), tandis que le désordre prédomine dans d'autres domaines*» (p. 222).

Georgescu-Roegen lui objecta que «*la probabilité fut introduite dans la thermodynamique précisément pour sauver la représentation mécaniste de la nature*» (p. 148). Mais, pour Boltzmann, l'entropie pouvait se produire simultanément avec différents degrés de probabilité dans divers états, certains connaissant une diminution de l'entropie – les «îles» que Bronowski mentionne de façon très expressive. Cependant, Georgescu-Roegen considérait l'entropie comme une totalité unique dans le cadre d'une évolution temporelle linéaire. C'est parce qu'il la concevait de cette manière qu'il pouvait prétendre que, pour Boltzmann, l'entropie serait globalement réversible dans le temps, mais avec un degré de probabilité très faible. «*Mais, même si la probabilité d'un événement est très faible, au fil du temps il se produira un nombre infini de fois. Sinon le coefficient de probabilité perdrait toute signification physique. Par conséquent, dans l'éternité sans limites, l'univers atteint nécessairement le Chaos puis renaît de ses cendres un nombre infini de fois*» (p. 165).

Le modèle de Boltzmann, cependant, diffère totalement de cette version risible. Evoquant ces objections, Bronowski pose une question purement rhétorique : «*Si la probabilité nous avait amenés jusqu'au point que nous avons atteint aujourd'hui, ne serait-elle pas si faible que nous n'aurions aucun droit d'être ici ?*» (p. 222).

Et il répondit à sa propre interrogation : «*ce n'est pas ainsi que fonctionne la nature, mais par degrés. Les atomes forment les molécules, les molécules forment les bases, les bases dirigent la formation des acides aminés, les acides aminés forment les protéines et les protéines constituent des cellules. Les cellules constituent les premiers animaux simples, puis les animaux complexes, passant d'un degré à un autre. Les unités stables qui constituent une strate, ou un niveau, sont la matière première pour des rencontres aléatoires qui donnent lieu à des configurations plus élevées, dont certaines auront la possibilité d'être stables. Bien qu'il existe un potentiel de stabilité qui n'est pas réalisé, le hasard n'aura pas d'autre voie à suivre. L'évolution est un escalier qui va du simple au complexe, marche après marche, étape après étape, chacune d'elles étant stable en elle-même*» (pp. 222-223).

En dénaturant le modèle statistique proposé par Boltzmann, qui apparaît inacceptable aux yeux du lecteur en raison de sa présentation invraisemblable, Georgescu-Roegen s'efforçait de conforter le modèle de Clausius, pour qui l'entropie progresse globalement dans un sens unique et irréversible. Il insistait sur le fait que «*l'irréversibilité du processus entropique n'est pas une manifestation du hasard*» (p. 169). Cette attaque sans fondement contre Boltzmann constitue le point central de l'argument de Georgescu-Roegen. En effet, si nous admettons la formule de Boltzmann, l'hypothèse selon laquelle la croissance économique aurait des limites naturelles s'écroule.

5.

Georgescu-Roegen était tellement obnubilé par la défense des conceptions de Clausius qu'il évita d'examiner les implications du modèle formulé par Schrödinger, pour qui un organisme vivant peut compenser sa dégradation entropique et inverser le parcours en extrayant une entropie négative du milieu qui l'entoure. Mais cette thèse de Schrödinger n'a de sens que dans le cadre statistique avancé par Boltzmann ; or, Georgescu-Roegen a reconnu lui-même que cette thèse se trouvait déjà, à l'état embryonnaire, dans les travaux de Boltzmann (p. 192, note 79). Comment est-il alors possible d'accepter le modèle de Schrödinger sans admettre qu'il confirme la conception probabiliste de l'entropie ?

Selon Georgescu-Roegen, «*il est juste d'affirmer que la vie se caractérise par une lutte contre la dégradation entropique de la matière simple. Mais ce serait une grave erreur de croire que la vie peut éviter la dégradation de l'ensemble du système, y compris le milieu qui l'entoure. Avec ou sans vie, l'entropie de la totalité du système doit augmenter*» (p. 192).

Nous revenons ainsi aux «îles de l'univers» mentionnées par Bronowski, où la diminution de l'entropie est statistiquement possible. Le grand problème de l'interprétation statistique (du moins pour Georgescu-Roegen) est qu'elle exclut l'irréversibilité et l'homogénéité qui doit être postulée pour que le deuxième principe de la thermodynamique conforte la théorie de la décroissance.

Georgescu-Roegen formula clairement la question en se demandant si «*l'entropie croît davantage lorsque la vie est présente ou ne l'est pas*». Et il répondit : «*Si la présence de la vie est importante, alors la vie a sans aucun doute un effet sur les lois de la physique. Notre connaissance commune à propos des changements provoqués*

dans l'environnement matériel par la biosphère semble confirmer l'idée que la vie accélère la dégradation entropique de l'ensemble du système» (pp. 193-194).

Cependant, à propos de la distinction entre stocks et flux, Georgescu-Roegen fit une observation que l'on peut retourner contre sa thèse générale. «*L'élément central du problème en discussion est que le flux ne représente pas nécessairement une diminution ou une augmentation dans le stock d'une substance donnée*» écrivit-il, et il ajouta : «*Le flux des aliments consommés par l'humanité depuis ses origines n'a pas disposé d'un stock existant au moment de la Création. Pour l'illustrer par une analogie parfaitement explicative, le Temps est un flux permanent mais il n'existe jamais comme stock*» (p. 223).

C'est dans une perspective similaire que la plus-value doit être comprise comme une diminution de l'entropie. L'adage traditionnel des manuels d'économie selon lequel «*there is no such thing as a free lunch*» (rien n'est jamais gratuit) s'oppose à la plus-value, ce *free lunch* moteur de la croissance économique. Comme je l'ai écrit, «*la plus-value a constitué, dans le capitalisme, l'entropie négative*⁸». Mais ce type d'objections est écarté dès le début par Georgescu-Roegen, qui se limita à la formule de l'entropie exposée par Clausius. C'est pourquoi il affirma que «*la célèbre maxime économique selon laquelle "On n'a rien sans rien" devrait être remplacée par "On n'a rien sans un coût beaucoup plus élevé dans une basse entropie"*» (p. 279).

Georgescu-Roegen considérait que «*les avantages de la mécanisation (...) ont un prix*», «*contrairement à ce que croient et prêchent certains penseurs enthousiastes*». Et d'expliquer : «*Nous ne pouvons jouir de ces avantages qu'en réduisant plus rapidement le "capital" de basse entropie dont est doté notre planète. Tel est, en réalité, le prix que nous avons payé et payons encore, non seulement pour la mécanisation de l'agriculture, mais pour n'importe progrès technique*» (p. 303).

Soucieux de ne laisser prise à aucune illusion, Georgescu-Roegen souligna clairement que «*à ce jour, le prix du progrès technologique a conduit à un remplacement de la source la plus abondante de basse entropie – le rayonnement solaire – par la moins abondante – les ressources minérales de la planète*» (p 304.). Et il insista : «*même avec une population constante et un flux constant de ressources minérales par tête d'habitant de la Terre, la dot de l'humanité finira par s'épuiser si d'autres facteurs ne mettent pas fin plus tôt au cours de l'espèce humaine*» (p. 296). Pour Georgescu-Roegen la pénurie résulte d'une loi naturelle et non d'une loi sociale ; il faut donc admettre la pénurie comme une condition préalable absolue. «*Si le processus entropique n'était pas irréversible, écrit-il, la pénurie existerait difficilement dans la vie humaine*» (p. 6).

Ainsi, le point de départ de la critique de Georgescu-Roegen contre la formule de l'entropie selon Boltzmann est qu'elle découle d'une «*idiosyncrasie*» humaine (p. 7), de «*notre réticence à reconnaître nos limites par rapport à l'espace, au temps, à la matière et à l'énergie*» (p. 6). Ne souffrant pas de cette idiosyncrasie, Georgescu-Roegen partait du postulat de la pénurie qui était pour lui un axiome, et pas une conclusion. La fonction idéologique de ce postulat et sa méthode de raisonnement sont claires dès le début. Dans la genèse même de la théorie de la décroissance, nous apercevons *la queue du chat qui dépasse* de sa méthodologie.

Se référant à Malthus, Georgescu-Roegen considérait que «*malgré ses maladroites d'expression (...) il ne s'était pas trompé sur l'essentiel*» (p. 317). Cette référence est malheureuse, comme le sont toutes les allusions similaires des écologistes et autres partisans de la décroissance parce que Malthus n'a pas seulement été le promoteur d'une théorie de la limitation relative des ressources naturelles. Georgescu-Roegen et ses nombreux adeptes semblent ignorer ses *Principes d'économie politique*, ouvrage dans lequel l'augmentation des capacités de production, y compris de la production agricole, représente le facteur déterminant.

Cet article fait partie d'un recueil intitulé *Contre l'écologie* qui comprend les textes suivants

Nazisme et nature (2007)

Le mythe de la nature (2012)

- La mythification de la paysannerie
- Agriculture familiale et fascisme italien
- L'agriculture familiale et le nazisme

Post-scriptum : contre l'écologie (2013)

1. La racine d'un débat
2. Le lieu commun de notre époque
3. L'hostilité contre la civilisation urbaine
4. L'agro-écologie et la plus-value absolue
5. Georgescu-Roegen et la décroissance

⁸ *Economia dos conflitos sociais*, 1991, p. 24 du PDF en ligne.

6. Malthus, théoricien de la croissance
7. «Les limites de la croissance» ou une croissance sans limites
8. Opportunités d'investissement et aggravation de l'exploitation